

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE. — LES AMOURS DU CHEVALIER.

XXVI. — MARGUERITE ET MINA.

(Suite)

— Tu souffres ! . . . mais d'où souffres-tu ?
 — Je ne sais . . . de la tête, je crois . . .
 — Marguerite . . . Marguerite . . . ne m'aimes-tu donc plus ? . . . ne suis-je plus ta sœur chérie, et n'ai-je pas le droit de protéger les peines ?
 — Encore une fois, — répondit Marguerite avec un peu d'irritation et d'impatience, — je te répète que je n'ai ni chagrin ni peines . . . je te répète que je ne te cache rien et que ton insistance me blesse et me fatigue . . .
 La pauvre Mina n'ajouta pas un mot. Elle se laissa tomber sur un siège, cacha son visage dans ses deux petites mains et se mit à pleurer silencieusement.
 Malgré le trouble de ses pensées, Marguerite s'aperçut bientôt de cette douleur muette et profonde.
 Une révolution se fit dans son cœur. Elle comprit combien elle venait d'être dure et injuste envers cette chère enfant qui l'aimait.
 Elle courut à elle, elle releva sa jolie tête blonde, elle essuya ses larmes avec des baisers, en balbutiant :
 — Oh ! bonne Mina, chère petite sœur . . . pardonne-moi, pardonne-moi . . . Je ne sais, ce soir, ni ce que je dis, ni ce que je fais, je suis comme folle . . . mais c'est que . . . vois-tu . . . Je souffre, je souffre horriblement . . .
 Et cachant son visage, inondé des flots de ses beaux cheveux bruns, dans le sein palpitant de Mina, elle se mit, à son tour, à pleurer amèrement. Pendant quelques minutes, dans cette petite chambre, dans ce nid virginal si frais et si parfumé, on n'entendit que le bruit de ses sanglots convulsifs.
 Peu à peu ces sanglots s'éteignirent. Les larmes de Marguerite se séchèrent sur ses joues brûlantes, son front se releva, elle se mit à rire, d'un rire nerveux et saccadé, et elle dit :
 — En vérité, mon Dieu, je crois que je deviens folle ! Pourquoi pleurer ainsi que je viens de le faire, je te le demande un peu, car, enfin, ne suis-je pas la jeune fille la plus heureuse que je connaisse ?
 Ces paroles furent prononcées d'un ton si bizarre et d'une voix tellement étrange, que Mina s'écria :
 — Marguerite ! Marguerite ! tu me fais peur en parlant ainsi ? j'aime mieux tes larmes que ce rire !
 Marguerite ne répondit pas. Elle alla à la fenêtre, qu'elle ouvrit.
 — Y a-t-il donc de l'orage dans l'air ? — demanda-t-elle. J'ai la tête lourde et brûlante, et ce que j'éprouve est étrange !
 En ce moment, dix heures sonnèrent à l'horloge du château. C'était, on s'en souvient, l'heure du rendez-vous de Marguerite avec le faux Hector de Navailles.
 La jeune fille tressaillit et porta la main à son front.
 — Déjà ! murmura-t-elle.
 Et elle se dirigea vers la porte.
 — Où vas-tu ? — demanda Mina d'une voix suppliante.
 — Je sors.
 — Mais où vas-tu ? où vas-tu donc ?
 — Dans le parc. J'ai besoin de respirer un peu le grand air. Cela, je crois, me calmera et me fera du bien . . .
 — Sortir ainsi ! ma sœur, il est bien tard !
 — Dix heures à peine, et, d'ailleurs, quel danger peut-il y avoir ?
 — Je ne sais, mais j'ai peur . . .
 — Enfant !
 — Au moins, veux-tu que je t'accompagne ?
 — Non.
 — Pourquoi donc, ma sœur ?
 — Je préfère être seule. Dans un instant, je vais rentrer.
 — Est-ce sûr ?
 — Mais sans doute . . .
 — Et alors, tu me diras pourquoi tu pleures et pourquoi tu souffres ?
 — Je te le promets.
 — Va donc . . . mais reviens vite, car, je ne sais pourquoi, mais jusqu'à ton retour je vais mourir d'inquiétude . . .
 — Enfant ! — répéta Marguerite.
 Elle mit un dernier baiser sur le front de Mina, et, libre enfin, s'élança hors de la chambre.

A peine la porte de la chambre des deux jeunes filles venait-elle de se refermer sur Marguerite, que Mina courut à la fenêtre. Elle vit sa sœur sortir du château et se diriger vers l'intérieur du parc, d'un pas rapide, mais inégal.

Pendant quelques minutes, la robe blanche de Marguerite trancha comme un brouillard vaporeux sur la sombre verdure du gazon et des massifs. Puis, cette vision à peine distincte s'effaça peu à peu dans les ténèbres et finit par disparaître derrière un massif d'orbustes.

Alors, une sorte de désespoir instinctif s'empara du cœur et de la pensée de Mina. Il lui sembla qu'un malheur irréparable venait de s'accomplir, sans, toutefois, se rendre compte à elle-même de ce que pouvait être ce malheur. Elle se reprocha amèrement de n'avoir point tenté d'assez grands efforts pour empêcher Marguerite de sortir, ou, au moins, de ne l'avoir point suivie malgré sa volonté expresse.

Mais il était trop tard ! Marguerite, nous le répétons, avait disparu, et comment la retrouver au milieu des mille détours du parc et dans l'obscurité.

Mina essaya de se démontrer que ses terreurs étaient folles et chimériques, et ne reposaient sur rien de sérieux.

Mais ses raisonnements échouaient contre cette angoisse vague, contre ce pressentiment funeste qui lui serrait le cœur.

— Elle va revenir . . . — s'efforçait-elle de se dire, — elle va revenir . . . dans un instant elle sera ici !

Mais la voix intérieure lui répondait obstinément : — Vain espoir ! Marguerite ne reviendra pas !

Cependant elle attendait. Elle attendait, brisée, fiévreuse, les tempes baignées d'une ardente sueur. Ses regards, fixés sans cesse vers ce point ténébreux où la robe blanche de sa sœur avait disparu, s'efforçaient de percer l'impenétrable obscurité.

Par instants, il lui semblait apercevoir une forme indistincte . . . Alors une joie surhumaine faisait battre son cœur à briser sa poitrine.

Mais ces espoirs ne duraient qu'une seconde.

A chaque bruit qu'elle entendait ou qu'elle croyait entendre, elle tressaillait, et un tremblement convulsif s'emparait de tous ses membres. Mais le bruit s'éteignait . . . et ce n'était pas Marguerite.

Un temps bien long s'écoula ainsi. Vingt fois Mina fut au moment de quitter sa chambre, de courir auprès du baron et de verser dans son sein ses dévorantes inquiétudes. Mais, chaque fois, elle s'arrêta. Elle ne pouvait pas douter que Marguerite lui cachât quelque chose.

Malgré sa candeur enfantine et virginale, un vague instinct de jeune fille lui révélait qu'il devait y avoir là-dessous un secret d'amour. La pensée de trahir ce secret l'épouvantait.

Des minutes, des quarts d'heure, presque des heures se passèrent ainsi.

Enfin le supplice devint trop cruel pour être plus longtemps tolérable ; Mina sentit qu'elle allait mourir ou devenir folle. Elle saisit une bougie, et elle quitta la petite chambre qui lui semblait, en ce moment, lugubre comme un tombeau. Elle descendit chez son père. Réginald n'était point couché. Assis auprès d'une grande table d'ébène à pieds contournés, son coude appuyé sur cette table et son front reposant sur sa main, il repassait dans son esprit les terribles révélations de Van Goët, et il contemplait l'avenir avec épouvante.

Mina frappa à la porte.

En entendant ce bruit inattendu, Réginald tressaillit et releva la tête.

— Entrez ! — dit-il.

Mina franchit le seuil.

Réginald pâlit en la voyant si pâle.

— Mon Dieu ! — balbutia-t-il d'une voix émue et en pressentant un malheur, — qu'y a-t-il ? Où est Marguerite ?
 La pensée de ce pauvre père alla droit à l'enfant qu'il ne voyait pas.

En quelques mots entrecoupés, Mina lui raconta tout.

Réginald poussa un cri sourd et agita violemment le cordon des sonnettes qui pouvaient réveiller les domestiques.

Au bout de quelques secondes, tout le monde était sur pied dans le château.

Nous savons le reste.

Nous avons quitté Denis au moment où il venait d'arriver, avec Roncevaux blessé, à l'entrée de la grotte perdue dans les bois. A peine les deux chevaux venaient-ils de s'arrêter, que Roncevaux perdit complètement connaissance pour la seconde fois.

— Mon Dieu, capitaine, — demanda la sentinelle en le voyant glisser de la selle et tomber lourdement sur le gazon de la clairière, — qu'a donc le lieutenant ?

— Il est blessé à l'épaule, — répliqua Denis ; — qu'on le relève et qu'on panse avec soin sa blessure, qui d'ailleurs n'offre, je le crois, aucune gravité, quoiqu'elle soit très-douloureuse . . .